

## ENFANCE ET ADOLESCENCE

### **Né de deux nichouettes!**

Je suis né de deux nichouettes, comme on appelait les derniers-nés d'une famille. Du moins, c'est ce que je croirai jusqu'à mon âge avancé, mais ce n'est vrai que du côté de mon père, cet homme exubérant et plutôt fou que l'on surnomme *bébé*. Il est *patenteux* et passionné de mécanique. Ma mère, une petite femme blonde aux yeux noisette, se sent des ailes et pourrait bien un jour voler au-dessus des maisons. Elle chante et joue du piano. Je suis leur deuxième enfant, né un 25 novembre 1925, à Chicoutimi. Annette aime ses enfants à la folie. « Je te mangerais. », me dit-elle souvent.

Nous habitons la rue Jobin, celle qui finit en s'enfonçant dans le *pit* de sable. La maison de mon grand-père est située en face de la nôtre. Le chemin de fer passe parallèlement à notre rue. Chacune des huit maisons de cette artère en cul-de-sac a son arrière-cour, son jardin et un hangar divisé en trois : une remise pour le bois de chauffage, une étable et un poulailler.

Les Dufour sont une famille de capitaines. Mon grand-père paternel placote souvent tout seul. Il parle de l'un de ses bateaux. Il l'aime comme une femme. Il l'a tellement habité, ce bateau. Sa mère est une Montagnaise. Est-ce légende ou réalité? Je ne sais pas, mais j'aime à penser

qu'elle était Montagnaise. Elle est décédée alors qu'il n'avait que douze ans. Il s'est élevé tout seul. C'est un homme entier, tout d'une pièce.

Mon grand-père Coulombe est un homme taciturne, plongé dans son monde intérieur. Il ne m'adresse jamais la parole. Toute sa vie, il a construit des barrages. Il s'est aussi intéressé à l'élevage du renard argenté. Il a investi beaucoup d'argent dans cette affaire et, en 1930, il a tout perdu dans la crise qui a amené la chute des actions en Bourse. Ma grand-mère Suzanne aime me parler, me faire des compliments. Elle trouve que je ressemble à ses oncles. Je regarde leur photo dans le salon : des hommes chauves, à grande barbe.

### **De beaux jouets**

Est-ce un cadeau pour mon anniversaire? J'ai trois ou quatre ans. Quelqu'un m'a offert un traîneau rouge. En pin. Deux patins recouverts d'une bande d'acier. Une couleur rouge, vive. L'odeur du bois peint. La sensation du métal froid. C'est la rencontre avec la matière dont je me souviens le mieux... la première. Je couche avec mon traîneau, je l'aime passionnément. Je dors avec lui sous mes couvertures. Je me cogne dessus et me fais mal. Cela fait rire ma famille. Ma mère, elle, s'inquiète de ce grand amour pour un traîneau. Je comprends que ce n'est pas normal. Ne pas l'utiliser pour glisser sur la neige! Mais qu'il est beau, le sourire de ma mère au-dessus de mon petit traîneau rouge...

Une toupie rouge et bleue. Un objet sans référence avec le monde des grandes personnes. Un objet rond. Alors que tout dans la maison est carré: la table, les chaises, le poêle, le réfrigérateur, la cuisine elle-même. Je pousse trois fois la poignée sur sa tige de métal en tire-bouchon et,

hypnotisé par cette musique délicate produite par la rotation de la toupie dans l'air, j'entre dans un enchantement. Je suis intrigué. Cet objet pointu, déséquilibré, acquiert tout à coup une solidité dans l'espace. La toupie se tient debout. Mais retombe bientôt, après s'être balancée et avoir dessiné de grands ovales. Avec sa chute, mon enchantement s'éteint. Je n'ai eu que le temps de ressentir une possibilité, une onde... Alors je goûte la toupie. Je goûte la saveur du métal froid dans ma bouche, j'explore les alvéoles avec ma langue. Mais je me lasse assez vite de cet objet qui ne tient pas ses promesses. Parce qu'il me faut travailler, pousser sur la poignée pour maintenir cette toupie en état de rotation, pour lui donner sa musique. Je préfère maintenant la voir tourner et l'entendre dans ma tête, dans ma mémoire. Je découvre le pouvoir prestigieux de la mémoire : elle remplace l'action.

Je prends une bûche sur une corde de bois. Je fais deux traits de scie. Je coupe un morceau sur le devant de la bûche et un autre à l'autre bout pour la *boîte*. Et voilà, c'est un camion. Ma grand-mère, croyant jeter dans le poêle une vulgaire bûche de bois, brûle mon camion. Je pleure pendant une semaine.

### **À chacun sa musique**

Après moi, il est arrivé d'autres enfants et il en arrivera probablement encore. J'ai perdu l'attention de ma mère.

Le matin, j'entends des bruits de sabots. Je regarde défiler les quatre vaches qui passent devant la maison. Elles se rendent au pré situé sur la côte de la Réserve, à un peu plus d'un mille de la rue. Le soir, au coucher du soleil, j'écoute mon concert : le caquetage des poules et le grognement des deux cochons, ponctués par quelques aboiements du chien.

Il y a une radio dans la cuisine. À l'heure du dîner, de midi à midi et demi, mon père impose le silence à la famille pour écouter son émission préférée, *Jeunesse dorée*, animée par Roger Baulu, qui est considéré à son époque comme le prince des annonceurs. Nous mangeons sans bruit. Ces repas pris en silence m'impressionnent beaucoup.

L'été, ma grand-mère Suzanne lit des romans à son vieux qui garde toujours les bras accrochés derrière la tête. Je me tiens proche pour écouter ces histoires qui n'en finissent pas de finir.

Toutes les filles de la maison s'adonnent au piano. Pas moi ni mes frères. Je suis horripilé par les gammes, par le son des autres. Je préfère le bruissement du vent, le bruit d'une tôle secouée, le ronronnement d'un moteur et le claquement de ses valves.

### **Un enfant dans un garage**

Il y a un jardin à côté de chez nous. Je peux me glisser par un trou de la clôture et y voler des tomates. Avec mes tomates et des tranches de pain beurrées, je me rends au garage de mon père, dans le sous-sol. Car mon père est garagiste. Je vais m'asseoir seul près des moteurs et je regarde les pièces. Je suis fasciné. Assis dans la noirceur, tout en mangeant ma collation, je vis des moments extraordinaires. Je regarde les blocs, les cylindres, les engrenages, les trous, les creux, les belles rondeurs, les courbes, les lignes droites et nettes, les angles. J'adore les blocs-moteurs. C'est un amour inimaginable. Et aussi les pièces de mécanique, les morceaux de fer, les bouts de métal. Je ne saurais dire jusqu'à quel point j'aime ce décor! Et je m'allonge. J'aime dormir près de la ferraille.

J'ai l'impression d'être le seul à porter ce regard sur

les choses. C'est un langage que je découvre. J'ai quatre ou cinq ans, six tout au plus.

Quand mon père rapporte au garage des automobiles accidentées, il y a parfois du sang sur les sièges. Des taches de rouge. Cela m'impressionne et m'angoisse. J'observe. Et, de temps en temps, ici ou là, je vois briller l'acier. Ces éclats lumineux me ravissent.

Je ne comprends pas et ne comprendrai jamais cette fascination. Pourquoi les formes, les odeurs, les sons peuvent-ils envoûter autant l'enfant que je suis? Mystère.

### **Les galettes de ma tante**

J'ai une tête de cochon. J'ai l'esprit de contradiction. Et je n'aime pas ce que les autres aiment regarder. J'aime regarder mes propres affaires. À l'école, j'essaie d'écrire le plus mal possible, pour la seule raison qu'on me demande de bien écrire. Et quand la maîtresse m'ordonne d'écrire, je refuse. Au lieu d'accepter ce que les autres m'offrent, je me ferme. Je me protège. Je ne sais pas de quoi. L'une de mes tantes m'offre des galettes et je lui dis : « Non, je ne veux pas de galettes. » Elle réplique : « Mais tes yeux veulent, tes yeux dévorent mes galettes, et tu dis non. Pourquoi dis-tu non? » Elle est bien intriguée par mon refus. C'est comme si je craignais de me diminuer en acceptant. Ou bien est-ce que je joue au petit homme? Je suis tout simplement buté. Aujourd'hui, je trouve cela idiot.

### **Mon père**

La maison familiale est toujours pleine de gens qui sont attirés par mon père et l'admirent. Lui, il passe son temps à élaborer des *patentes*. Il me construit une petite voiture qui monte les côtes. Il l'a fabriquée avec des seaux de graisse vides, un système de contrepoids et des élastiques.

Certains disent qu'il parle au diable. Il est reconnu pour son habileté à fabriquer des petits moteurs. Ce qui ne l'empêche pas d'essayer de construire un *gyrocoptère* sans moteur! Mais sa grande ambition est de créer un mouvement perpétuel. J'entends très souvent parler du mouvement perpétuel dans la maison. On discute fort de cette foutue *patente*. Mon père a vraiment le génie de la mécanique. Il adore aussi les mathématiques, et les jeux de nombres le passionnent. Un homme rationnel? Oui, très rationnel. Et pourtant tellement émotif.

Il aime aussi dessiner. Et il fait parfois de la sculpture sur bois. De la sculpture figurative. Ma mère chiale parce qu'il fait des nus, des femmes avec de beaux seins. Mes petites sœurs s'en servent comme poupées. Elles se promènent avec les sculptures de mon père. Elles les enveloppent de linge, les habillent.

Mon père a eu la fièvre typhoïde. Certains disent qu'il est resté fou. Est-ce que moi aussi je porte ce microbe? Est-ce ce microbe qui explique cette perception particulière avec laquelle j'aborde le monde? C'est pourtant banal, cette perception. Il s'agit simplement de regarder. Mais les autres, me semble-t-il, ne regardent pas. Pourquoi ne regardent-ils pas les moteurs? Pourquoi? Moi, cela me rend tellement heureux.

Un jour, mon père est victime d'un vol. Il se casse la tête pour imaginer une barrure sans cadenas. Et il trouve. Normalement, on tourne la poignée d'une porte et on la tire ou on la pousse. Lui, conçoit un système qui exige que, avant de pousser ou de tirer, on soulève la porte d'un demi-pouce. Des rails permettent de le faire facilement. Si quelqu'un ne connaît pas le système, impossible d'ouvrir la porte. Au fond, il a pensé que les gens sont tellement

conditionnés à pousser et à tirer qu'ils ne penseront jamais à lever. Cela me fait beaucoup réfléchir, cette histoire de porte. Je comprends qu'on peut suivre d'autres pistes que celles que tout le monde emprunte généralement.

Mon père est extrêmement habile de ses mains. Il répare des ampoules électriques. Il ouvre l'ampoule, raccroche le filament sur son support, replace le culot, refait le vide et soude le tout. Les dentistes de Chicoutimi veulent l'engager comme mécanicien-dentiste. Mais il ne veut et ne voudra jamais s'adonner sérieusement à des travaux semblables. Grâce à ce talent, il pourrait gagner aisément sa vie. Mais c'est un fantaisiste. Il s'amuse. Comme il s'amuse à dessiner et à sculpter. On le considère normal quand il fabrique de petites locomotives ou des moteurs à vapeur, mais on le juge anormal quand il dessine et sculpte des nus ou des statues.

Je ressemble à mon père. En fait, mon éducation se fait par mimétisme. Je copie mon père. Comme j'imité les corneilles quand elles passent. Je croasse comme elles. J'imité les coqs et tout ce que je vois. S'il y avait un chanteur dans mon patelin, je l'imiterais et serais chanteur. Mais il n'y en a pas.

### **Un artiste en herbe**

Je fais de la peinture sur des morceaux de linoléum. Le dessous de ce matériau est de couleur brun rose et ressemble à du granit. J'utilise des fonds de bords de peinture. J'ai le vert qui vient du cadrage des fenêtres, le bleu avec lequel mon oncle a peint ses bidons de lait. C'est déjà suffisant pour peindre des ciels et des forêts. Et le brun rose me sert pour les rochers. J'ai réussi à obtenir du rouge en utilisant du jus de betterave. J'accroche mes tableaux aux murs du hangar. Mes tantes

aiment cela. L'une n'en revient pas. Elle trouve beaux mes morceaux de prélat. Et quand elle part, elle en emporte quelques-uns. Je ne la comprends pas du tout!

J'observe mon père qui dessine. Il regarde passer le train en face de la maison et le copie. C'est identique. Il a l'œil. Il maîtrise parfaitement les proportions. Il dessine aussi des goélettes et des bateaux divers. Il aime dessiner toutes sortes de choses. Et moi, j'aime le critiquer quand il dessine. Il a dessiné une automobile pour se moquer d'un gars à qui il est arrivé une malchance. Mais, au lieu de tracer une courbe pour faire le coffre arrière, il a fait des lignes droites. Et ces lignes m'agacent. Je lui demande: «Pourquoi t'as pas fait ça rond?» Cet angle droit me fatigue. Ce n'est pas harmonieux, ça ne va pas avec la courbure de la voiture. Il aurait été plus simple de dessiner un coffre à la façon traditionnelle. Je ne peux m'enlever ce dessin de la tête.

À l'école, c'est moi qui fais tous les dessins sur les tableaux. Les maîtresses me demandent de faire ceux de Noël. Un professeur parle de moi en disant: «Celui-là, il va faire un architecte ou un peintre.» Parce que je crayonne tout le temps. Ce qui m'attire aussi, parfois, des ennuis. Un jour, monsieur l'inspecteur est passé dans notre école. Il vient une fois par année. C'est un gros bonhomme court, avec un visage jovial. Le style père Noël. Il est rond de partout: la bedaine, le visage, les joues. Je suis toujours content quand il vient, parce que nous avons alors congé de devoirs. À cause de lui, j'associe *rond* et *congé*. Pour moi, un congé, c'est rond. Mais cette fois-là, la visite s'est mal passée pour moi. Monsieur l'inspecteur était en avant de la classe et, parce que je suis myope, je ne voyais pas bien ce qui s'y déroulait. Je me suis mis à dessiner. Pour faire ressortir des contrastes, j'ai mouillé mes doigts et

produit de belles taches sur ma feuille, autour de mon dessin. Quand l'institutrice s'en est rendu compte, j'ai eu droit à une claque derrière la tête et à une semonce. Elle me voyait faisant des saletés en présence de l'inspecteur, alors que, moi, j'expérimentais des contrastes. Ce n'est pas toujours facile, la vie d'artiste! La maîtresse ne comprend pas ça. Je suis un marginal.

### **Oncle Georges**

Quand ma mère m'y autorise, je traverse de l'autre bord, c'est-à-dire, de l'autre côté de la rue, chez ma grand-mère Suzanne et mon grand-père Edmond. Quand j'y vais, c'est l'après-midi. Je m'assois dans la cuisine, les coudes calés dans des coussins, les jambes ballantes. Les motifs du prélat sur le plancher. Le clic-clac de l'horloge posée sur une tablette en haut de la porte. Grand-père, les bras derrière la tête et qui, bouche fermée, chantonne un air, toujours le même. Le va-et-vient de grand-mère entre le gros poêle noir et la table de la cuisine. Grand-père regarde au large. Il ne me voit jamais. Ne me parle jamais. Sait-il que nous sommes parents? Parfois, je me glisse derrière sa chaise et je regarde son large à lui. Et mon regard se perd dans un couloir sombre conduisant au pied d'un escalier qui monte à l'étage. Là où se trouve oncle Georges.

Il m'est interdit de me promener dans la maison. Je n'ai droit qu'à la cuisine. Et au silence de la maison. Et voilà que se fait tout à coup entendre la voix de Georges: «Maman, je m'ennuie; maman, je suis toujours seul; maman, monte me voir.» Grand-mère, au pied de l'escalier, répond, d'une voix forte: «Prends patience, mon petit Georges; je pense à toi; je vais monter bientôt; je te ferai la lecture; c'est pour ton bien, que tu restes dans ta chambre. Maman t'aime.»

C'est l'hiver. J'entre dans la maison comme à l'habitude. Grand-mère est couchée. Grand-père ne se berce pas et son regard s'est perdu. Le clic-clac de l'horloge a baissé d'un cran. De tout cet après-midi, je n'entendrai pas la voix de l'oncle Georges. Je ne l'entendrai pas non plus les jours suivants. Je demande finalement à ma mère pourquoi Georges se tait, pourquoi grand-père ne se berce plus, pourquoi grand-mère reste couchée, pourquoi personne ne parle jamais d'oncle Georges. Ma mère me répond : « Oncle Georges est mort, il y a une semaine. » De la tuberculose. Je n'ai jamais vu oncle Georges.

### **Des pantalons *golf***

Ma mère m'habille avec des pantalons *golf*. Je me regarde, la tête penchée vers mes pieds et ne les vois pas. Les pantalons *golf* finissent sous mes genoux en bouffant et je ne vois pas plus loin. J'ai l'impression d'être carré. Et je suis tout petit. Sur la galerie, je ne dépasse pas la hauteur de la balustrade. Je suis gêné d'aller rencontrer les autres petits gars tellement je me sens carré, aussi large que haut. En plus, j'ai des cheveux blonds que ma mère arrange en boudins. Je ne suis pas comme les autres. Je ne suis ni un garçon ni une fille : je suis un carré. Je dis à ma mère : « Je n'aime pas ça, les pantalons *golf* ! J'ai l'air carré, je ne vois pas mes pieds. » Elle ne m'écoute pas. Pour m'envoyer à l'école, ma mère m'affuble d'un petit béret *matelot* qu'elle adore. Avec deux lacets qui descendent le long de mes cheveux blonds. Je suis trop différent des autres. Je n'aime pas ça.

### **Le cruchon cassé**

Je suis un petit gars très responsable. Ma grand-mère Coulombe m'envoie porter un cruchon de lait chez ma grand-mère Dufour. C'est une tâche que j'accomplis régulièrement. Comme il pleut, je glisse dans une côte et

le cruchon se casse. Je pleure à chaudes larmes. Je ramasse tous les morceaux pour les rapporter à ma grand-mère. Je suis apeuré et c'est en pleurs que je lui remets les morceaux du cruchon. Je dis que je n'ai pas fait exprès, que ce n'est pas ma faute. Ma peur, c'est que grand-mère me désavoue, ne m'aime plus, coupe la relation avec moi. Je l'aime tellement, ma grand-mère!

Mais elle me rassure : « Il n'y a rien là, mon p'tit gars, tu n'as pas à t'en faire. » Pour moi, c'est tout de même terrible, cette affaire de cruchon. On m'a confié une responsabilité et je n'ai pas été capable de l'assumer. Je vis une angoisse profonde. J'ai raté quelque chose. Je ne peux plus avoir confiance en moi.

Je me pose continuellement la question : pourquoi ai-je ramassé les morceaux du cruchon et les ai-je rapportés? Comme s'il avait fallu que je les montre. Comme si c'était le cruchon qui était le responsable de mon malheur. Pourquoi s'est-il cassé, ce cruchon? Je voudrais bien que ce soit lui, le responsable. Pas moi.

### **Chez le photographe Lemay**

Je suis assis dans la salle d'attente d'un studio de photographie, celui de monsieur Lemay. Mon regard se promène. Des photos sont accrochées aux murs. Une gravure attire mon attention. Je vois un crâne humain : le front lisse, deux orbites noires, des dents rivées dans les mâchoires. Je m'approche pour mieux examiner. Ce n'est pas un crâne! Je vois maintenant une femme assise près d'une table de toilette sur laquelle sont déposés flacons de parfum, peignes, pinceaux, etc. La femme se brosse les cheveux devant un miroir. Stupéfaction! Ce que je vois n'est pas ce que j'ai vu! J'ai pris pour la courbe d'une mâchoire la ligne d'une cuisse, des flacons pour des dents...

Par l'entrebâillement d'une porte, j'aperçois une toile qui représente un paysage : un ruisseau qui descend en cascade sous un pont. De beaux reflets bleus et blancs. Comme c'est joli! Je m'approche un peu et découvre des empâtements de couleurs posés comme en désordre, au hasard. Je suis à nouveau étonné.

Je ressors du studio marqué par ces expériences sensorielles. Mes yeux me jouent des tours!

### **Fascinations**

Je fréquente une école de rang sur la côte de la Réserve. L'institutrice est une dame Lapointe. Je suis fasciné par les billes de mes petits copains, des billes aux couleurs merveilleuses qui projettent de beaux reflets de lumière. Je les regarde, émerveillé. Un élève a un crayon de couleur bronze. Je brûle d'envie.

À l'école, j'ai presque toujours un caillou dans la main. Et je regarde le caillou. Je le serre. Je le soupèse. Je l'aime. Quand ce n'est pas un caillou, c'est une bille ou un brin d'herbe. N'importe quoi. Je me concentre sur l'objet, l'admire et l'aime.

Le matin, je me rends chez un voisin. Il possède de grosses poutres de pin de Colombie, des pièces d'un pied carré. De telles poutres descendent le Saguenay. Les gens les récupèrent et les utilisent pour construire leur maison, ou bien ils les entreposent. Moi, je m'assois sur l'une d'elles. Elle est mouillée par la rosée, et le soleil la chauffe. Ça sent bon le pin. C'est tellement plaisant, cette senteur de bois et le soleil qui me pénètre. Je ne veux plus quitter ma poutre. À moins que ce ne soit pour passer la journée à regarder les falaises du Saguenay, le long du fjord. J'observe le jeu de la lumière sur ces

falaises. Je regarde les beaux roses, les nuances de gris, les violacés. Et je suis en état d'amour.

### **Oncle Joseph**

Oncle Joseph! Comme j'aime cet oncle à l'esprit tordu! Avec lui, la vie est si intéressante. Il a quinze ou seize ans. Moi, j'en ai peut-être quatre. Lorsque, de la galerie, je l'aperçois, je cours à sa rencontre. Ma mère a sans doute beaucoup à faire, car je pars avec lui sans qu'elle dise quoi que ce soit. Peut-être ne s'en aperçoit-elle même pas. Ou bien elle me croit en sécurité avec lui. Elle ne sait certainement pas.

Le plaisir de cet oncle, c'est d'observer mes réactions dans des situations tragiques ou totalement folles. Je suis avec lui dans un chaland. C'est le printemps. Il ramasse des billots sur la rivière Saguenay. Et il m'abandonne sur un bloc de glace qui descend le courant. Il me laisse aller un bout de temps. Puis, en ramant avec énergie dans le fort courant, il revient avec peine me chercher. Il répète la même expérience. Mais cette fois-ci, il me laisse au pied des rapides, près du barrage de la rivière Chicoutimi. L'eau bouillonne. Je suis assis sur mon morceau de glace. Mon oncle a du plaisir.

Mon oncle appelle le Saguenay «la mer». À cause des marées du fleuve qui la remontent, le printemps, la rivière prend une largeur démesurée. Comme à l'habitude, pour nous y rendre nous passons derrière la maison, empruntons un sentier qui longe le chemin de fer et descendons une pente abrupte jusqu'à la mer. Nous écopons le chaland. Mon oncle s'assoit, prend fermement les rames dans ses mains et tire. J'écoute le frottement régulier des rames dans les tolets. J'aime cette musique. Sur la mer flottent des billots et des madriers qui ont déserté les estacades du lac

Saint-Jean avec les crues du printemps. Nous en ramassons quelques-uns que nous plaçons en travers de l'embarcation. Mon oncle me demande de sortir la boîte de bois qui se trouve sous mon banc. J'ignore tout à fait quel est le contenu de cette boîte. Il y prend des bâtons, des petits bouts de métal et de la ficelle blanche. Il me regarde en souriant. Mon oncle sourit tout le temps. Puis il entre un morceau de métal et un bout de ficelle dans le bâton. Ce bâton paraît mou. Je suis intrigué et curieux. Qu'est-ce qu'il fait? Bang! Un fort bruit sourd. Un grand remous qui se forme sous le chaland. À la surface apparaissent bientôt une dizaine de poissons, tous couchés sur le flanc. Des anguilles, des goujons, des truites... Nous ramassons les truites et laissons partir les autres poissons à la dérive. Mon oncle rame à nouveau. Nous nous rendons un peu plus loin. Et il recommence, avec la dynamite, le détonateur et le cordeau que nous appelons *ratelle*. Le lendemain et les jours qui suivent, nous répétons l'expérience pendant que la mer est haute.

Mon oncle Joseph s'amuse aussi à me perdre en forêt. Cette forêt, de l'autre côté de la sablière, s'étend sur plusieurs milles. Je cherche mon chemin dans la forêt, tourne en rond, trébuche, me relève, cours, crie le nom de mon oncle. Lui, caché dans un arbre ou dissimulé derrière un buisson, observe mon désarroi. Mais je n'ai aucune frayeur. Aucune non plus dans le chaland, sur la mer.

Voilà que mon oncle m'attache sur la vache de mon grand-père. Il ouvre la porte de l'étable. La vache saute. Des bonds prodigieux. Je me cramponne à sa crinière. Là j'ai vraiment peur, une peur épouvantable. Cette vache a passé l'hiver dans l'étable et c'est sa première sortie printanière.

Mon oncle s'est procuré une carabine. Il tue tous les chats du voisinage et des *siffleux*. Moi, je l'aide à tendre les peaux sur des cerceaux fabriqués avec des branches. Il se confectionne un manteau de fourrure. Les semaines passent. Mon oncle se pavane avec son manteau. Mais le manteau commence à dégager une odeur épouvantable. Arrive un incident: madame Bella reconnaît la peau de son chat dans le manteau. Elle court vite chez ma grand-mère pour lui manifester son indignation et sa douleur.

L'oncle Joseph s'amuse aussi à me placer devant une fenêtre du garage et à tirer de la carabine autour de moi. Il s'amuse à me tuer sans me tuer. Tout à coup, une vitre vole en éclats. Quelqu'un accourt. Engueulade. Pour la vitre cassée ou pour avoir mis ma vie en danger?

Peut-il y avoir vie plus excitante que celle passée avec oncle Joseph?

### **Les vêpres**

Ma mère m'oblige à assister aux vêpres. Jamais je n'oserais tromper ma mère en ne m'y rendant pas. J'entends les chants grégoriens. Comme ils m'ennuient, ces chants! Il n'y a presque personne dans l'église. Je m'y sens seul. Et je pense au plaisir que j'aurai quand je sortirai. Je suis en attente de ce grand plaisir. J'essaie de le comprendre, d'identifier ce qui le construit. Et je découvre que ma perte temporaire de liberté y est pour quelque chose, que le bien-être que je ressentirai à la sortie de l'église repose sur cette contrainte. L'ennui attaché au chant grégorien contribue-t-il à accentuer mon émotion?

Je sors de l'église. C'est si bon, ce sentiment de liberté retrouvée. Je me sens comme un jeune veau qui sort de l'étable. Je suis presque euphorique.

J'apprends qu'il faut me priver de certaines choses pour mieux en jouir plus tard. Et augmenter mon plaisir.

### **La maîtresse ne comprend pas**

Mes camarades de classe me demandent aussi de rédiger leur composition française, le vendredi soir. Il faut les remettre à la maîtresse le lundi matin. Je leur demande cinq sous. Les fins de semaine, je rédige dix ou quinze textes. J'écris selon l'allure du gars. Je définis un style pour chacun. Moi, je ne gagne jamais de prix. Ce sont eux qui les gagnent! Comme le garçon de l'échevin. Moi, j'écris trop mal. La maîtresse n'y comprend rien.

Elle ne comprend pas non plus que je réussisse à résoudre des problèmes de calcul avec des méthodes différentes des siennes. Elle me demande comment je fais. La vérité, c'est que je suis myope et que je ne vois pas ce qu'elle écrit au tableau. Je suis trop loin. Parce que je suis gros, elle m'a placé en arrière de la classe. Mais je suis trop timide pour protester. Comme j'aimerais pourtant m'asseoir en avant, près d'elle! Elle est si belle. Mais ce n'est pas possible. Je suis gros et timide et myope. Et pas comme les autres. C'est à cause de tout cela que j'ai de la difficulté à l'école.

### **Un bouledogue**

Je soumetts souvent des projets à mes amis. Mon enthousiasme les emballe et nous nous mettons à la tâche. Mais, toujours, après une semaine ou quinze jours, ils ne sont plus motivés. Et c'est moi qui dois les «réchauffer» pour qu'ils continuent. Si je m'absente, tout s'arrête. Ils oublient le projet. Je crois que c'est mon enthousiasme plus que mes projets qu'ils aiment. Moi, pourtant, je suis tenace. Un vrai bouledogue. Quand je me prends d'amour pour quelque chose, rien ne me ferait le lâcher.

## **Un bloc de quartz**

Près de chez nous, au bout de la rue, il y a une carrière de pierres. Des gars cassent des pierres à la dynamite. J'entends les trois grands cris du dynamiteur. Après l'explosion, j'accours pour en voir les résultats. De gros blocs fendus en deux ou trois morceaux. Je sépare les morceaux de l'un d'eux et j'aperçois en plein centre un objet mystérieux, plein de formes géométriques. Je tressaille. Un bloc de quartz, avec sa belle symétrie, ses cônes et ses angles. Quel objet merveilleux! Révélé par une explosion, par un grand boum. C'est une porte qui s'ouvre soudain à moi sur la vraie réalité, sur le vrai monde. Une porte qui s'ouvre sur l'univers.

Jamais je n'oublierai cet instant. Cette révélation.

## **Deux fils entre les dents**

Un câble électrique pend le long de la maison. Il est composé de deux fils enroulés l'un autour de l'autre. J'ai douze ans et je prends plaisir à saisir les deux bouts de fil et à sentir passer le courant à travers mon corps. Je résiste le plus longtemps possible à cette vibration. J'invite parfois deux ou trois enfants du voisinage. Je leur demande de faire la chaîne et j'en touche un de la main. Tous prennent un choc électrique. Mais, aujourd'hui, je vais les épater: je placerai les deux fils dans ma bouche, entre mes dents.

Mes copains me croient à demi mort. Je gis par terre. L'effet a été foudroyant. Ma mâchoire s'est refermée avec force et a tenu les fils comme dans un étau. De mes mains, je tire en vain pour les dégager. Dans ma tête roule un grondement sourd. Un bruit que je pourrais comparer à celui d'un tremblement de terre. J'ai l'impression que les couleurs de l'arc-en-ciel me sortent par les yeux, en cercles allant s'agrandissant. Mes mains tirent toujours désespé-

rément sur les fils. Je suis dans une impasse. Et je lutte en me tortillant par terre. Ma mâchoire cède enfin. Et un état extraordinaire se glisse en moi, fait de bien-être, d'euphorie, de paix. Je m'éveille dans un monde nouveau.

### **L'aviateur**

J'entends un vrombissement dans le ciel. J'aperçois une mouche qui se transforme peu à peu en oiseau pour devenir bientôt un aéroplane. C'est Joseph Fecteau. L'aéroplane amorce bientôt une grande courbe au-dessus de la ville et descend lentement derrière le séminaire, comme s'il dévalait une pente douce. Il roule quelques minutes sur la piste, et voilà que le train d'atterrissage s'enfonce dans le champ encore gorgé de l'eau du printemps. L'hélice touche le sol et le moteur arrête brusquement de tourner. Nous sommes plusieurs à accourir pour constater les dégâts et nous approcher de cet homme que nous admirons.

Ses mauvais atterrissages arrivent toujours au printemps. Mais quel aéroplane! Les ailes sont attachées avec de la broche à foin. Joseph Fecteau nous raconte que dans les airs, il n'a aucun problème avec son avion, si ce n'est que, à haute altitude, il gèle des pieds. Pourtant, il prend soin d'enfiler plusieurs paires de bas en s'assurant avec la plus grande minutie que les trous, dont chacune de ses chaussettes est percée, ne se superposent pas. S'il ne porte pas de chaussures, c'est à cause de ses trop nombreuses paires de bas.

Habituellement, c'est le matin que je m'approche de l'aéroplane. Pour écouter le bruit du moteur. Il tourne au ralenti alors qu'il se réchauffe. C'est un douze cylindres en étoile. Le moteur rate une explosion de temps en temps et cela fait la plus belle des musiques dans l'air du

champ qui semble répercuter les échos. J'aime flâner autour de l'avion. Chacune de mes visites matinales est un si grand événement pour l'enfant que je suis!

Moi aussi, je suis un aviateur, avec mon avion-jouet dont les ailes ont une envergure de trente pouces. Et je voyage autour de la maison, dans la sablière, dans les bois, au-dessus des flaques d'eau, sur les rochers le long de la *mer*. Je contourne les montagnes. Je m'invente un territoire infini pour mes envolées en solitaire.

### **La crise**

Mil neuf cent vingt-neuf. Le moulin de pâte et papier de Chicoutimi ferme. Un coup dur pour toute la région. Mil neuf cent trente. Une grande crise économique s'étend sur le continent. C'est le creux, le bas-fond. La pauvreté totale. Aucun service d'assistance pour les gens. Mon père se retrouve avec une grande quantité de factures impayées. Il perd tout.

Même les gens instruits ou exerçant une profession libérale n'ont d'autre choix que de travailler au pic et à la pelle dans le *pit* de *gravelle* près de chez nous. Un avocat que je connais se suicide. On le découvre trois jours après sa mort. La radio joue encore dans son bureau. C'est pour moi un grand choc : une personne qui se tue elle-même! J'ai six ou sept ans. Je veux comprendre.

Mil neuf cent trente-sept. J'ai douze ans. Le roi George VI visite la région de Québec. Les gens du Saguenay cassent les vitres de l'hôtel de ville de Chicoutimi. C'est la première fois que je vois un événement de quelque importance se produire. À cause du chômage qui sévit, les Saguenéens n'acceptent pas qu'on dépense des milliers de dollars pour recevoir cet homme.

Tout ce grabuge ébranle mon univers, ma vision du monde.

### **Un décès**

J'ai douze ans. Ma grand-mère Coulombe vient de mourir. C'est mon premier contact réel avec la mort. Et je réalise que j'ai une existence limitée. Quand on est jeune, on se croit éternel. À cause du décès de ma grand-mère, je ne le suis plus. Je sais que j'aurai une fin. Le monde devient tout à coup fragile. Nous sommes vulnérables. Jusqu'à ce moment, je voyais mon père et tous les membres de la famille comme ayant toujours été, sans naissance, sans enfance et sans vieillesse. Je viens de tomber dans le temps.

Étrange sensation. Je deviendrai donc, moi aussi, un oncle aux cheveux grisonnants. Je ne suis pas comme cette pierre qui possède l'éternité. Mon monde n'est pas un bloc solide! Je suis un être commencé et, un jour, je serai un être fini. Entre les deux, le changement...

### **Année sabbatique**

J'ai douze ou treize ans. Je laisse l'école, parce que je ne comprends plus rien. J'annonce à mon père: «Je ne sais pas ce qui se passe, j'ignore ce que j'ai, mais cela ne m'intéresse plus.» Il ne me dit pas un mot. Ni de continuer ni d'arrêter. De toute manière, il ne dit jamais rien. Chacun peut faire ce qu'il veut. Et je commence à travailler avec lui, de nuit. Plus tard, je fais cinquante-six métiers. Cela dure un an. Je retourne à l'école. J'en ai envie, maintenant. Et là, j'apprends vite. Autant j'étais cruche auparavant, autant maintenant je suis bon. Un premier de classe. Premier, deuxième, premier. Il y a Ulric Blackburn et moi qui nous partageons la première place. Et je suis un passionné de lecture. Depuis que j'ai treize ans, je ne suis plus le même gars. Un changement radical s'est produit.

## **Le pylône**

Un pylône sur le bord du Saguenay. D'une hauteur vertigineuse, rouge, solitaire, ne supportant plus aucun câble électrique. Je le regarde. Je regarde son échelle, invitante, qui grimpe jusqu'au faite. Le ventre m'en tremble. Je sais que je ne pourrai pas résister toujours. C'est écrit dans le ciel : j'y monterai.

Le jour J est arrivé. Je regarde le haut de la tour. De grands nuages glissent dans le ciel. Je m'assure que personne ne passe dans les environs. Et je me risque à gravir les premiers barreaux. Lentement, je grimpe jusqu'au milieu du pylône. Là, c'est le vertige, la peur. Plus capable d'avancer. Une pensée atroce me traverse l'esprit : si jeune et déjà lâche ! Je redescends avec un fort sentiment de honte. Moi, l'aviateur qui, avec son avion-jouet, parcourt le monde comme Joseph Fecteau, j'ai eu la frousse au milieu d'un pylône.

Le pylône m'obsède. Il me répète sans cesse : « Reviens, reviens, monte dans mon échelle. »

Je n'en peux plus de vivre avec ce dégoût de moi-même. Je me rends au pied du pylône. Je regarde bien l'échelle. Je grimpe jusqu'à son faite. Je marche même sur le madrier pourri qui se trouve tout en haut. Sans vertige et sans peur. J'ai gagné. Et quelle victoire !

## **De si belles filles**

Le curé de mon patelin me propose d'entrer au cours classique, au séminaire. Je refuse sa proposition. Il veut faire de moi un prêtre. Il n'en est pas question. Je trouve les filles tellement belles, inaccessibles mais si belles. Tout en moi est attiré par les filles. Celles qui vont au couvent. Leur voix, leur sourire. Tellement belles.

Je suis à bicyclette. Trois jolies filles m'abordent. Elles me demandent le chemin pour aller à Paris! Je comprends qu'elles veulent me parler. Et je leur explique la route à suivre pour se rendre à Paris. Elles sont belles. Elles sentent bon. Ah! Mon Dieu!

Non, prêtre, ce n'est pas mon genre. Je pourrais accepter l'aide financière du curé et jouer le jeu, faire comme si... Mais, même si je n'ai que treize ans, il n'est pas question que j'accepte quelque compromis que ce soit.

### **Dessinateur**

J'ai dix-sept ans. On m'incite à faire les Beaux-arts. Je réponds: pour quoi faire? C'est vrai, pour quoi faire? Moi, j'ai toujours dessiné. Depuis que je suis petit gars. Cela n'a aucune importance pour moi. Parce que c'est facile. Trop facile. Je ne vois pas quel intérêt il y a à dessiner. Je ne vois pas non plus ce que j'irais apprendre aux Beaux-arts. Je suis capable de dessiner tout ce que je veux. Et même de peindre. C'est vrai que je ne connais aucun peintre. Ni aucun sculpteur. À l'exception de mon père, ce *patenteux*. C'est vrai aussi que je ne connais à peu près rien de ce qui se passe à l'extérieur de mon patelin. Et, dans ce patelin, il ne se passe somme toute rien. Comment pourrais-je voir l'intérêt que j'aurais à aller aux Beaux-arts?

### **Dévoreur de livres**

À l'Académie, une école de six cents élèves située à Chicoutimi, nous sommes deux gars qui dévorons les livres. Nous sautons sur tout ce qu'il y a à lire. J'ai un immense vide à remplir. Tout est bon pour satisfaire ma faim. Cela comprend aussi bien la philosophie que les articles de journaux. Depuis le moment où j'ai appris le décodage des lettres, j'adore lire. Je pose aux prêtres des

questions qui les font sursauter. Je viens de lire un article de *Sélection du Reader's Digest*. On y dit comme c'est étonnant, le nombre de facultés nécessaires à la lecture. Qu'il nous faut construire un territoire en soi pour accueillir ce qui vient de l'extérieur. Que c'est très complexe, ce qui se passe dans notre cerveau.

Dans l'un des premiers livres que j'ai lus, il est question d'une prison en pierres et d'un gars qui s'en évade. Je passe des soirées, avant de m'endormir, à rêvasser d'une prison et de mon évasion. J'imagine une façon de desceller les pierres. Je sais qu'il faut être patient. Je me demande quel instrument je peux utiliser. Je pense à la fourchette qui arrivera avec mon repas, et ainsi de suite. Mon imagination me procure de grands plaisirs. J'imagine une montagne creuse. Et je fais l'inventaire de tout ce qui se trouve à l'intérieur de cette montagne. Ah! L'imagination!

Les livres me conduisent à des mondes fantastiques.